

# L'ÉTOILE ABSINTHE

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY



B. M. LAVAL ADULTE



2118168

67<sup>e</sup> et 68<sup>e</sup> TOURNÉES

69967

SOCIÉTÉ DES AMIS D'ALFRED JARRY

# L'Étoile-Absinthe

N<sup>os</sup> 67-68

1995

**Société des Amis d'Alfred Jarry**

Association Loi 1901

Siège social :

rue du Château

81140 Penne-du-Tarn

Secrétariat :

Patrick Fréchet

230, rue Saint-Charles

75015 Paris

La correspondance concernant

la revue peut parvenir à :

M. Michel Décaudin

60, rue de Fécamp

75012 Paris

Phynance annuelle

donnant droit à 4 numéros

de *L'Étoile-Absinthe* : 150 F



*L'Étoile-Absinthe* est publiée avec le concours  
du Centre national du livre

© Société des Amis d'Alfred Jarry, 1995

## SOMMAIRE

1 <sup>er</sup> novembre 1907, Quatre heures quinze du soir .....	5
Alfred Jarry, par Charles Doury .....	10
Mort d'Alfred Jarry, par Alfred Vallette .....	13
Sépulture Alfred Jarry .....	15
Échos et souvenirs, par Paul Léautaud, Guillaume Apollinaire, Georges Eeckoud .....	21
Les derniers jours d'Alfred Jarry, par le Dr Stéphane-Chauvet ...	25
Manuscrits, lettres et dédicaces passés en vente .....	35
Dernières parutions .....	37
Brèves .....	39

1<sup>er</sup> novembre 1907  
Quatre heures quinze du soir

J'ai le regret de vous informer que *Monsieur Jarry Alfred* est décédé à 4 h. 15 du soir le 1<sup>er</sup> novembre 1907.

Je vous prie de faire connaître immédiatement vos intentions relativement à la sépulture du corps, qui doit être enlevé dans le délai de 48 heures après le décès et d'apporter en même temps, si c'est possible : 1° les pièces nécessaires (livret de famille, acte ou bulletin de naissance ou de mariage) pour rédiger régulièrement l'acte de décès ; 2° le linge nécessaire pour l'ensevelissement.

Recevez, M....., mes salutations.

Fiche de décès d'Alfred Jarry  
envoyée par l'Hôpital de la Charité



Vous êtes prié d'assister au Convoi, Service et Enterrement de

Monsieur Alfred JARRY  
Homme de Lettres

décédé le 1<sup>er</sup> Novembre 1907, à l'Hôpital de la Charité,  
Rue Jacob, n° 47, à l'âge de 33 ans.

Qui se feront le Dimanche 3 courant à 3 heures très précises, en l'Église Saint-Sulpice, sa paroisse.

**De Profundis !**

On se réunira à l'hôpital.

De la part de Mademoiselle C. Jarry, sa sœur ; de  
Monsieur Gorvel, de Monsieur Lerestif des Tertres, ses oncles ;  
de Monsieur et Madame de la Morinière, de Madame  
Laurent, Religieuse, ses cousins et cousines ;

Et de tous ses amis.

L'inhumation aura lieu au Cimetière de Bagneux.

Faire-part de l'enterrement  
d'Alfred Jarry

## Mort d'Alfred Jarry

Du *Figaro* :

Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu-Roi*, vient de mourir à l'hôpital de la Charité, où il avait été transporté grâce aux bons soins du docteur Saltas et de M. Alfred Vallette.

À vingt ans, du premier coup, cette pièce excessive, *Ubu-Roi*, l'avait fait célèbre : on a pu oublier Jarry, mais le type d'Ubu est resté.

Cependant, il avait continué une production inégale et singulière : des articles au *Mercur de France* et à *La Revue blanche*, un roman d'une érudition remarquable et d'une étrange et forte couleur, *Messaline*, maintenaient Alfred Jarry, dans la littérature de ce temps, à une place qui pouvait devenir importante...

Mais déjà le mal qui l'emporte avait cruellement influencé son talent.

Alfred Jarry, qui signa jadis au *Figaro* quelques fantaisies d'un tour curieux, était né à Laval en 1873.

*L'Éclair*, 2 novembre 1907

### §

On annonce la mort à l'hôpital de la Charité, à l'âge de trente-quatre ans, de M. Alfred Jarry, l'auteur de cette pièce excessive : *Ubu roi*, qui est demeurée comme le type de certaines tendances ultra-modernes.

M. Jarry avait collaboré en outre au *Mercur de France*, à *La Revue blanche* et au *Figaro*.

Les obsèques de M. Alfred Jarry auront lieu demain dimanche, à trois heures de l'après-midi. De l'hôpital de la Charité le convoi se dirigera sur le cimetière de Bagneux, où aura lieu l'inhumation.

[Journal non identifié], 2 novembre 1907

## La mort du « Père Ubu »

À l'hôpital de la Charité. — Ses amis à son lit de mort.

Alfred Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*, est mort hier soir, à l'hôpital de la Charité.

Il y était rentré le 29 octobre, grâce aux bons soins de M. le docteur Saltas et de M. Armand [*sic*] Vallette, et nul ne prévoyait une mort si prochaine. Le docteur Roger, qui l'avait dans son service, espérait, au contraire, le voir bientôt sur pied.

Hier encore, à deux heures de l'après-midi, en incorrigible bavard qu'il avait toujours été, il parlait aux amis, aux confrères venus le voir. Tour à tour, au pied de son lit, s'étaient assis Mirbeau, Claude Terrasse, Rachilde, Vuillard, Herold, Natanson, Pierre Quillard, Cazals et tant d'autres, apportant au malade une marque de leur intérêt confraternel.

Le pauvre « père Ubu », comme l'appelaient ses amis, s'est éteint doucement, un peu comme Lelian, après une vie précaire, gênée, mystérieuse parfois, qui n'avait pas été celle d'un bohème ; on ne lui connut jamais une liaison, même passagère.

On oubliera probablement Jarry, on ne parlera que fort peu de son œuvre littéraire, sa *Messaline*, son *César Antechrist* ou encore ses *Minutes de Sable mémorial* ; on jouera peut-être, grâce à Claude Terrasse, son opéra *Pantagruel* ; mais ce qui restera toujours, ce sera sa pièce *Ubu roi*, non pas qu'on la puisse considérer comme un chef-d'œuvre, mais à cause de ce qu'elle comporte d'excessif.

Ce fut, d'ailleurs, une œuvre de première jeunesse. Il la composa au collège, et chez lui, à Laval, on en représenta quelques extraits.

Elle fut publiée, jouée à Paris au Théâtre de l'Œuvre, où Gémier tenait le rôle du père Ubu et Mme France celui de la mère Ubu.

On la joua aussi chez Terrasse, sur un théâtre de marionnettes, et Jarry lui-même tenait les ficelles.



« Ubu » est resté comme un type, le plus complet, de l'homme grossier, pendeur, pipeur, etc.

Les obsèques d'Alfred Jarry auront lieu probablement demain. On attend, pour en fixer la date, une réponse de sa sœur.

L'inhumation aura lieu sans doute à Paris, où la famille Jarry possède, croyons-nous, un caveau de famille. — L. B.

*La Liberté*

3 novembre 1907

## Alfred Jarry

Un des plus jeunes et le plus original des jeunes écrivains que révèrent à la fois *La Revue blanche*, le *Mercure de France* et le théâtre de l'Œuvre vient de mourir brusquement à l'hôpital de la Charité.

Alfred Jarry avait été célèbre à vingt ans, avec cette folie splendidement folle d'*Ubu roi*, d'une forme nouvelle d'ironie caricaturale, d'une puissance plus réelle qu'elle n'apparaissait. M. Gémier et la pauvre Louise France en furent les créateurs extraordinaires.

Alfred Jarry publia ensuite *Messaline*, roman d'une documentation solide et d'une écriture neuve et colorée ; puis *Le Surmâle*, un roman d'une fantaisie lyrique extraordinaire qui dépasse l'œuvre de Wells de toutes les coudées du héros extravagant.

On lisait de lui, à des intervalles, des notes d'ironie, où son originalité ne se fatiguait point. Il fut avec Charles-Louis Philippe un des collaborateurs les plus réguliers du *Canard sauvage*, cette publication artistique et satirique qui ne put vaincre la veulerie indifférente de notre époque.

Un peu fatigué, sans doute, et déçu, Alfred Jarry n'écrivait plus : il parlait, au café, devant des amis, avec ce dédain d'un homme qui sème pour le plaisir, par habitude, par besoin, mais sans espoir de récolter.

Et la mort vint le surprendre, au coin d'une table. La pitié de M. Alfred Vallette et du docteur Saltas fit transporter le pauvre Jarry à la Charité : il se débattit peu. On comprit vite que ce noctambule était heureux de s'endormir.

La littérature perd un bon serviteur, dont les gages n'ont pas été payés.

*Messidor*

3 novembre 1907

## Alfred Jarry

L'auteur d'*Ubu roi* est mort avant-hier, à l'hôpital de la Charité, comme *Gil Blas* l'a annoncé.

Jarry disparaît à l'âge de trente-trois ans, laissant derrière lui une œuvre littéraire assez considérable, un peu confuse peut-être, mais dont la singularité frappa tout de suite le public, le public de lettrés qui l'apprécia.

La mort vint le surprendre à l'heure où son talent affermi, discipliné, pouvait se montrer dans une œuvre plus parfaite que celles qu'il nous avait déjà données, où pourtant on alla parfois jusqu'à trouver du génie.

Alfred Jarry constituait bien une des figures les plus pittoresques, je n'ose pas dire de la bohème, mais de la littérature libre et indépendante.

Si une esthétique le passionna jamais, ce ne fut certes point celle du costume. Plus attentif au mouvement d'une phrase qu'aux plis d'une cravate, il affectait, à l'égard de la tenue, un dédain fort curieux.

Immuablement vêtu d'une redingote et chaussé de souliers de cycliste, il se tenait digne, dans les cafés de la rive gauche, devant une absinthe ou une bouteille de stout, quelle que fût l'heure, apportant même, si je puis dire, dans ses dérèglements, une discipline et des principes.

Il parlait alors d'une voix mesurée, prononçant toutes les muettes et contant, dans une langue châtiée, les histoires les plus abracadabrantes, jouant au naturel le rôle d'Ubu lui-même, et se vantant sérieusement d'exploits imaginaires.

Il vivait, la plupart du temps, dans une maisonnette qu'il possédait au bord de la Marne, ou à Paris dans un petit appartement de la rue Cassette, faisant la navette entre ses deux logements, monté sur une bicyclette, de jour ou de nuit, voire sous la pluie battante.

D'ailleurs, il aimait à se montrer sous l'aspect d'un sportsman. Il se plaisait à raconter les raids qu'il avait accomplis dans le temps le plus bref et à une allure défiant celle des meilleurs coureurs.

C'était là une de ses petites faiblesses. Il en avait encore quelques autres, également anodines.

La pêche à la ligne, prétendait-il, n'avait aucun secret pour lui. Le tir au pistolet non plus. Plus d'une fois, à des heures nocturnes, il s'amusait, c'est le mot, en quelque lieu qu'il se trouvât, au café ou chez des amis, à tirer une ou deux balles du revolver qui ne le quittait jamais.

Il y a deux ans, notamment, il causa une vive émotion à l'issue d'un dîner qui fut donné par un jeune littérateur amateur – à qui le rôle de Mécène ne réussit guère – parmi une douzaine d'invités aux trois quarts ivres, en déchargeant son revolver dans le plafond.

L'escrime plus tard l'avait attiré, et retenu. Il se prétendait un des meilleurs tireurs parisiens. Il finit même par si bien y croire qu'un soir, en sirotant son absinthe, il convint avec moi que nous nous livrerions

ensemble à une promenade à travers les salles d'armes afin de recueillir les éléments d'une étude sur l'état actuel de l'escrime française.

Il s'était chargé du soin ambitieux de se mesurer avec les maîtres d'armes. Mon rôle eût été plus modeste, je me fusse contenté de juger les coups et d'en écrire ensuite avec lui.

Mais notre collaboration prit fin avec l'ivresse qui avait envahi le pauvre Jarry.

Paradoxal dans sa conversation comme il l'était dans son œuvre, imaginaire à l'excès, il ne craignait pas de dépasser les limites du bon sens. Pourtant, un livre tel que *Ubu roi*, ne doit être considéré que comme une exception dans son œuvre et presque comme une gageure.

Car Alfred Jarry, malgré ses excentricités systématiques, avait un jugement sain, une logique implacable. Excellent critique, humaniste, mathématicien, l'esprit ouvert à toutes les spéculations scientifiques, il apportait dans le roman des éléments neufs d'humour et de composition, son style était traditionnel, nourri de lettres antiques et ça et là à peine émaillé d'un vocabulaire moderne.

Il ne m'appartient pas de juger ici l'œuvre littéraire d'Alfred Jarry, mais du moins veux-je reconnaître les qualités de discrétion, de dignité morale, qui faisaient de l'homme le meilleur des camarades.

Charles Doury

*Gil Blas*

3 novembre 1907

## Mort d'Alfred Jarry

Alfred Jarry aimait à rappeler qu'il était venu au monde le jour de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre 1873 ; il est mort le jour de la Toussaint, avec une grande précision, dirait-il lui-même. C'est une des plus singulières figures de la jeune génération, et l'être le plus contradictoire qui soit. Très intelligent et d'une inclairvoyance rare ; original assurément, et assimilateur jusqu'à la singerie ; nul plus que ce chercheur d'absolu ne fut à la merci du contingent ; extraordinairement compréhensif, il ignora la vie comme personne ; délicat souvent, discret, plein de tact en mainte circonstance, il aimait à prendre des attitudes cyniques. Il était doué d'ingéniosité plus que d'imagination, et de son esprit géométrique et à déclenchements automatiques surgissait dix fois la même idée sous différents aspects. Volontaire, tenace, hableur un peu, il s'illusionnait facilement et toujours dans le sens de l'optimisme – d'où quelques bonnes sottises qui lui furent préjudiciables. Ses désirs furent des impulsions d'enfant : un livre en caractères alors rares en France, un canot, une cabane au bord de la Seine : il les réalisa immédiatement – incontinent eût-il dit – sans souci des possibilités, envers lui-même et contre tous. Il fut charmant, insupportable et sympathique.

Il avait fait de bonnes études et savait bien ce qu'il avait appris. Il collabora à diverses revues : *L'Art littéraire*, le *Mercure de France*, *La Revue blanche*, *Le Canard Sauvage*, etc. ; il donna aussi quelques articles au *Figaro*. La plus connue de ses œuvres, *Ubu roi*, fut écrite au collège, en collaboration avec deux camarades. *Ubu roi*, d'abord joué en famille, au Théâtre des Phynances, fut représenté au Théâtre de l'Œuvre, où l'excellent Gémier tint le rôle du père Ubu, Louise France celui de la mère Ubu et au Théâtre des Pantins, de Claude Terrasse. Puis vinrent *Les Minutes de sable mémorial* et *César Antéchrist*, deux

petits livres assez rares, ornés de bois gravés par Jarry lui-même. Enfin *Les Jours et les Nuits*, roman d'un déserteur ; *L'Amour en visites* ; *Messaline*, roman de l'ancienne Rome ; *Le Surmâle* ; *Le Moutardier du Pape*. Le manuscrit d'un roman, *L'Amour absolu*, fut tiré à quelques exemplaires (en autographie) ; un *Ubu enchaîné* a été joint à *Ubu roi*. Une des œuvres les plus curieuses d'Alfred Jarry, et dont le *Mercur de France* a publié quelques chapitres, n'a jamais paru en librairie : *Gestes et Opinions du Docteur Faustroll, pataphysicien*. J'en ai le texte complet. M. Louis Lormel en possède un second manuscrit, qui porte à la fin cette mention : « Ce livre paraîtra quand l'auteur sera en âge de le comprendre. » (Je ne garantis pas l'exactitude des mots, mais seulement le sens de la phrase.) Alfred Jarry avait publié un *Almanach du Père Ubu* et trois numéros d'une revue d'estampes : *Perhinderion*. Il laisse le manuscrit d'un roman : *La Dragonne* ; le texte très abondant des *Spéculations*, qu'il projetait de publier sous le titre : *La Chandelle verte*, lumières sur les choses de ce temps ; un opéra : *Pantagruel*, en collaboration avec Eugène Demolder et dont la musique est de Claude Terrasse ; la traduction, en collaboration avec le docteur Saltas, d'un roman moderne grec : *La Papesse Jeanne*, qui paraîtra très prochainement à la librairie Eugène Fasquelle.

On a l'impression qu'avec tous ses dons, Alfred Jarry pouvait laisser une œuvre plus significative ; mais il lui eût fallu se discipliner au lieu de se disperser, et, discipliné, Alfred Jarry n'eût plus été le père Ubu – notre père Ubu, dont, quelques-uns, nous garderons un souvenir ému et apitoyé.

Les obsèques ont eu lieu le dimanche 3 novembre, et c'est par un nombreux cortège d'amis qu'Alfred Jarry fut conduit au cimetière de Bagneux.

Alfred Vallette

*Mercur de France*, 16 novembre 1907

## Sépulture Alfred Jarry

Un groupe d'amis d'Alfred Jarry avait décidé de pourvoir aux frais d'inhumation, sans aucune publicité. Mais, devant l'affluence des personnes venues aux obsèques, ils ont pensé que d'autres amis du défunt désireraient participer à ces frais. Il reste d'ailleurs à marquer la tombe d'un signe indiquant qui dort là, et à la préserver du pied des passants par un entourage.

Nous ouvrons donc aujourd'hui une souscription, qui sera clôturée le 5 décembre, et dans notre numéro du 16 décembre nous donnerons la liste des souscripteurs et les indications sur l'emplacement de la sépulture.

Nous notons dès maintenant les souscriptions suivantes :

M. Octave Mirbeau...	20 »
M. Claude Terrasse...	20 »
M. Alexandre Natanson...	20 »
M. Alfred Vallette...	20 »
M <sup>me</sup> Rachilde...	20 »
M. le docteur Saltas...	20 »
M. Gaston Danville...	20 »
M. Félix Fénéon...	20 »
M. A.-Ferdinand Herold...	20 »
M. Pierre Quillard...	20 »
M. Eugène Demolder...	20 »
M. Vuillard...	20 »
M. P. Bonnard...	20 »
M. Franc-Nohain...	20 »
M. Louis Dumur...	20 »
M. Thadée Natanson...	20 »
M. Alfred Natanson...	20 »

M. Gémier...	20 »
Mère Ubu (feue M <sup>me</sup> Louise France. Souscription communiquée par M. Gémier)...	20 »
M. Léon-Paul Fargue...	20 »
	<hr/>
Total.....	400 »

*Mercur de France*  
16 novembre 1907

## §

### Sépulture Alfred Jarry

Comme nous l'annoncions dans notre livraison du 16 novembre, en publiant la première liste des souscripteurs, la souscription a été clôturée le 5 décembre dernier. Nous avons reçu les sommes suivantes :

M. Eugène Fasquelle...	20 »
M. Ad. van Bever...	5 »
M <sup>me</sup> Gaston Danville...	20 »
M. Alexandre Cohen...	5 »
H. G....	10 »
M. Louis Lormel...	20 »
M. André Fontainas...	20 »
M. Jules Renard...	20 »
M. Félicien Fagus...	5 »
M. Georges Polti...	5 »
M. André Lebey...	20 »



M. Charles Hotz...	5 »
M <sup>me</sup> Odilon Redon...	10 »
M. Max Hallet...	20 »
M. Biernaux...	10 »
M. Charles-Henry Hirsch...	5 »
M. Lucien Descaves...	10 »
M. Marcel Batilliat...	5 »
M. Tristan Leclère...	5 »
M. Paul Léautaud...	5 »
M. F.-A. Cazals...	5 »
M. Henry de Bruchard...	5 »
M. Stuart Merrill...	20 »
M. Pierre Blaché...	10 »
M. Jean Norel...	10 »
M. Paul Valéry...	20 »
M. Henri Albert...	10 »
M. Henri Mazel...	5 »
Anonyme...	5 »
Total.....	315 »
Report de la première liste.....	400 »
	715 »

Cette somme est suffisante pour subvenir aux frais soldés et aux dépenses prévues. La sépulture d'Alfred Jarry est au cimetière de Bagneux, 23<sup>e</sup> division, 5<sup>e</sup> ligne, 25<sup>e</sup> place.

*Mercure de France*  
16 décembre 1907

# Sepulture Alfred Jarry

## Souscription.

Octave Merbeau	20	payé
Claude Berrane	20	payé
Alexandre Natanson	20	payé
Alfred Vallette	20	en cpte
Rachilde	20	en cpte
D <sup>r</sup> Saltes	20	payé
Gaston Darnville	20	payé
Félix Fournier	20	payé
A. Ferdinand Herold	20	en cpte
Pierre Quillard	20	en cpte
Eugène Demolder	20	en cpte
Vicillard	20	payé
P. Bonnard	20	payé
Franç. Hohain	20	payé
Louis Dummer	20	en cpte
Théodore Natanson	20	payé
Alfred Natanson	20	payé
Génier	20	payé
Mme Ubu (par Génier)	20	payé
Mme Paul Fargue	20	payé
-----		
Deuxième liste		
Eugène Fasquelle	10	payé
Louis Lomel	20	payé
Audrie Faurinas	20	en cpte
Jules Renaud	20	payé
Alexandre Cohen	5	payé
Audrie Lebey	20	payé
Ed. Van Bever	5	en cpte
Georges Polli	5	payé
-----		
	150	
-----		
	15	

# Report -

F. Fagus	5	"	page
H. G. (Gour)	10	"	page
M <sup>me</sup> Gaston Danville	20	"	page
M. Charles Holz	5	"	page
M <sup>me</sup> Odilon Redon	10	"	page
Max Hallett	20	"	page
Biernaux	10	"	page
Charles-Henry Hirsch	5	"	en cote
Lucien Descaves	10	"	page
Marcel Batillard	5	"	en cote
Brian Leclerc	5	"	page
Paul L'Autaud	5	"	page
F.-A. Cazals	5	"	Obj. divers.
Henry de Bruchard	5	"	page
Stuart Merrill	20	"	page
Pierre Blache	10	"	page
Jean Morel	10	"	page
Paul Valery	20	"	page
Henri Albert	10	"	page
Anonymous	5	"	page
Henri Maysel	5	"	page
	7:0		
	11;		

70059

Entreprise Générale de Monuments Funèbres  
pour Paris et la Banlieue

TELEPHONE  
16  
GRAND-MONTROUGE

**E. BRASIER**

MARBRIER

42, Route Stratégique, 42, au Grand-Montrouge

EN FACE LE CIMETIÈRE PARISIEN DE BAGNEUX

RECEVABLE

EN FACE LA PORTE PRINCIPALE  
DU CIMETIÈRE DE MONTROUGE

Calculations. Transports de Corps  
pour tous pays

11, AVENUE  
DE LA RÉPUBLIQUE AU  
GRAND-MONTROUGE (SEINE)

PIÈRE, MARBRE, GRANIT — ENTRETIEN DE TOMBES A L'ANNEE

Fabrique de Croix, Entourages, Grilles, Jardins, Fleurs et Couronnes  
CAVEAU PROVISOIRE POUR LE DÉPOT DES CORPS

Monsieur Vallette

Doit

11-1-01

Grand-Montrouge, le 10 mai 1908 Imp. 117, r. St-Dominique

P. VALLET au GRAND-MONTROUGE. — L'acceptation d'un mode de règlement n'opère ni exonération ni dérogation à cette clause, attributive de juridiction.

La facture du 28 avril  
s'élève pour solde  
à la somme de 160 f.  
pour la dép. de M. Jarry

Pancouquet  
Pancouquet



M. Vallette 25, Rue de Corbeil

## Échos et souvenirs

Je trouve Vallette. Il me demande aussi si j'ai vu Jarry. Je lui réponds non. « Voulez-vous le voir », me dit-il, et je le suis. Sous une sorte de hangar, le cercueil était exposé, encore ouvert, ce dont je ne m'étais pas douté en le voyant de loin. Je suis resté un moment à regarder ce pauvre Ubu. Il était mieux que vivant, certes, l'air d'un jeune Christ de l'école espagnole, avec un visage très calme, très reposé. Toujours l'expression habituelle : l'air de dormir. C'est curieux cette espèce de vernis que la mort met sur les visages.

Nous sommes partis à 3 heures. Arrêt vingt minutes à Saint-Sulpice, puis en route pour Bagneux. Nous avons dû y arriver vers cinq heures. Foule au cimetière, visites aux morts. Des globes électriques allumés çà et là sous les arbres, dans les allées. C'est le premier enterrement que je vois avoir lieu si tard, auquel j'assiste, plutôt. Mirbeau, Descaves et Renard ont suivi jusqu'au bout. J'ai salué de loin Descaves, et serré la main à Mirbeau au départ du cimetière. À l'arrivée à la Charité, il m'a semblé que Renard me regardait, comme si quelqu'un lui eût dit qui j'étais. J'ai vu Beaubourg, Valéry, Le Cardonnel. Chacun m'a parlé et complimenté sur M. Boissard. J'ai vu aussi Charles-Louis Philippe qui est venu me serrer la main. Je suis revenu avec Van Bever et Caussy, moitié à pied, moitié en fiacre. Je n'en suis pas moins rompu.

Paul Léautaud  
*Journal littéraire*

Jarry mourut le 1<sup>er</sup> novembre 1906 [*sic*], et le 3 nous étions une cinquantaine à suivre son convoi. Les visages n'étaient pas très tristes et seuls Fagus, Thadée Natanson et Octave Mirbeau avaient un tout petit peu l'air funèbre. Cependant tout le monde sentait vivement la disparition du grand écrivain et du charmant garçon que fut Jarry. Mais il y a des morts qui se déplorent autrement que par les larmes. On ne voit pas bien des pleureuses à l'enterrement de Folengo, ni à celui de Swift. Il n'en fallait pas non plus à celui de Jarry. De tels morts n'ont jamais eu rien de commun avec la douleur. Leurs souffrances n'ont jamais été mêlées de tristesse. Il faut, pour de semblables funérailles que chacun montre un heureux orgueil d'avoir connu un homme qui n'ait jamais éprouvé le besoin de se préoccuper des misères qui l'accablaient lui et autrui.

Non, personne ne pleurait derrière le corbillard du Père Ubu. Et comme c'était un dimanche, le lendemain des Morts, la foule de ceux qui avaient été au cimetière de Bagneux, s'était vers le soir répandue dans les guinguettes des alentours. Elles regorgeaient de monde. On chantait, on buvait, on mangeait de la charcuterie : tableau truculent comme une description imaginée par celui que nous menions en terre.

Guillaume Apollinaire

*Les Marges*

« Contemporains pittoresques »

n° 18, novembre 1909

Repris dans les *Œuvres en proses*, tome III

Éditions Gallimard

Bibliothèque de la Pléiade

pp. 1043-1044.

La Mort d'Alfred Jarry, a réveillé en nous le souvenir sympathique du passage de cet écrivain, original s'il en fut, par Bruxelles où il vint donner une conférence dans le mode d'Ubu Roi à cette bonne *Libre Esthétique* dont il parvint même à troubler les snobs et les snobinettes qui posaient cependant pour les plus avertis et les moins démontables. Entre nous je le soupçonne fortement de s'être payé leurs têtes. Eugène Demolder, qui lui faisait les honneurs de sa cordiale cité brabançonne, le présenta dans plusieurs cercles où sa fantaisie échevelée, servie par une érudition ultra-encyclopédique, ahurit nos bons buveurs de lambic jusqu'à la stupéfaction, voire la pétrification. Mais peut-être les étonna-t-il plus encore par un appétit pantagruélique et une soif jordaenesque, surtout que, pour les prouesses gastronomiques ou bachiques, ils ne croyaient point avoir à redouter la concurrence de cet étourdissant parleur. Jarry les battit pourtant sur leur propre terrain et s'escrima peut-être plus éloquemment encore du verre et de la fourchette que de la langue.

Georges Eekhoud

*Mercure de France*, 1<sup>er</sup> décembre 1907

*Sur la mort et l'enterrement d'Alfred Jarry, voir également les extraits du Journal de Jehan Rictus (samedi 2 et dimanche 3 novembre 1907), déjà publiés dans L'Étoile-Absinthe, n° 31-32, 1986, pp. 22-23 et récemment reproduits dans Au Balcon, n° 3, mars 1995, p. 92.*

Dans le grelot de son tombeau je l'entends rire – rire vert. Il s'égale d'un seul coup quand il ne les dépasse, aux meilleurs des poètes articulés non moins qu'aux représentants les plus cotés des arts de la fougue existentielle.

Jacques Audiberti

« Alfred Jarry »

*Comœdia*, n° 130, 25 décembre 1943





## Les derniers jours d'Alfred Jarry

Ce jour-là, 30 octobre 1907, était « jour d'entrants » pour le service hospitalier du Professeur H. Roger, dans le vieil hôpital de la Charité. Ce qui veut dire que, depuis vingt-quatre heures, les malades atteints d'affections médicales, qui légitimaient leur alitement et des traitements non ambulatoires, et qui avaient été « reconnus » à la consultation de médecine fonctionnant à l'entrée de l'hôpital, ou qui avaient été acceptés, d'urgence par l'interne de garde, avaient été répartis, soit dans la salle dite « Frère Côme », destinée aux femmes, soit dans la salle « Laënnec » où l'excellente et volumineuse Mme Demilleville exerçait une autorité paternelle.



Portrait du Professeur G.-H. Roger  
publié dans *Le Journal*, le 17 octobre 1912

Or, donc, comme à huit heures et demie du matin, ayant mis blouse et tablier blancs, j'étais venu serrer la main de cette brave femme, et lui demander ce qu'il y « avait de neuf » dans la rangée de lits, sise à

gauche, en entrant dans la salle, qui était dévolue à mes fonctions d'« externe », elle me répondit : « Vous avez trois entrants ; il y en a deux qui ont des certificats d'admission de médecins de leurs quartiers, qui disent que celui que j'ai mis au lit n° 21, c'est une pleurésie, et celui qui est au 30, c'est un rhumatisme ; et puis, il y en a un troisième, qui a été amené d'urgence, dans l'après-midi, et qui a été accepté par le service de garde. Il est au 28. Je ne sais pas ce qu'il a, mais il était dans un état lamentable et il n'avait pas mangé depuis au moins deux jours, à ce qu'il paraît. Il était "fait" comme un "pilon"<sup>1</sup>, et cependant on ne le connaît pas ici. »

Quand son tour fut venu, je m'approchais du lit n° 28, où reposait le « pilon » insolite. Il n'avait pas le faciès vulgaire du pilier d'hôpital (quoiqu'il fût bien peu soigné) et sa figure était, ce matin-là, d'une invraisemblable pâleur cireuse, qui soulignait une étrange expression de physionomie, mélange d'abattement et d'absence, sans torpeur.

Il répondait, fort difficilement, aux questions que je lui posais. Il ne savait pas pourquoi il était là ; il semblait ne se souvenir de rien... ; « telle chose de passé ? » ..., non, il ne se le rappelait pas, et sa mimique montrait, d'ailleurs, que cela n'avait, pour lui, aucune espèce d'importance et qu'il ne ferait aucun effort pour réactiver ses souvenirs.

Il ne se plaignait de rien, ni de douleur ni de mal de tête, et semblait trouver que toutes ses fonctions étaient normales.

Néanmoins, il avait une fièvre, modérée et irrégulière, une légère oppression respiratoire, un pouls rapide et petit, des pupilles dilatées.

1. Un « pilon » est un pilier d'hôpital, qui, sans profession depuis longtemps, et, par contre, porteur d'une quelconque maladie chronique, se sert de celle-ci pour rentrer à l'hôpital quand il est fatigué d'errer de par les rues et les bistros. Quelques jours plus tard, ayant dormi dans un lit, ayant été nourri sainement et régulièrement, ayant été nettoyé, et ayant reçu, gratuitement, vêtements de rechange et, souvent, secours en argent, il sort dudit hôpital... pour y rentrer, dix jours plus tard, dans un autre « bon service ».

L'ayant, non sans peine, fait asseoir (il ne faisait aucune résistance, ... mais à quoi bon tout cela ?), l'examen permit de constater qu'il avait un cœur sans lésion, mais agité, et qu'il présentait, en arrière du thorax, dans la fosse sus-épineuse droite, à sa partie interne (dont j'étudiais, depuis longtemps, la valeur sémiologique, et que je devais décrire, quelques mois plus tard, sous le nom de « Zone d'alarme <sup>2</sup>, dans la tuberculose pulmonaire »), un ensemble de signes faisant penser à une zone de condensation pulmonaire, suspecte de bacillose. L'ayant fait se recoucher, pour examiner le ventre et les membres inférieurs, et ayant rejeté les couvertures vers le pied du lit, la vue et l'odorat, hélas ! me permirent de constater que, malgré ses dires et son espèce de béatitude, le pauvre homme était dans un état épouvantable qui prouvait, ou bien que ses sphincters étaient paralysés, ou bien qu'il n'avait plus de contrôle sur lui-même, ou, enfin, qu'il fallait incriminer ces deux causes à la fois.

L'infirmière, appelée pour porter remède à cette situation, lui fit observer, un peu découragée, qu'elle l'avait déjà nettoyé et changé de linge, une heure et demie auparavant, pour les mêmes raisons ; mais il ne se départit pas de son calme souverain. Quand je pus l'examiner à nouveau, je constatai un état du foie qui paraissait, d'après les très vagues renseignements que l'on avait sur lui, et l'odeur de son haleine, devoir être rattaché à de l'éthylisme chronique. Quant à ses jambes, elles semblaient ne plus obéir à sa volonté ; en outre, les réflexes tendineux, du tendon rotulien et du tendon d'Achille, étaient abolis, et, fait en apparence paradoxal, le réflexe cutané plantaire avait tendance à l'extension du gros orteil, avec léger éventail (signe de Babinski).

Comme je terminai cet examen, le Professeur H. Roger entra, et la visite commença par la rangée de droite de la salle.

Arrivé au bout de cette rangée, tout le « service » fit demi-tour, pour suivre « la visite » des malades de la rangée de gauche, depuis celui qui

2. *La Presse médicale*, 4 novembre 1908.

était alité au fond de la salle, jusqu'au dernier, qui occupait le premier lit, en entrant, à gauche.

Sur ce chemin de retour, après avoir mis notre excellent et éminent « patron » au courant de l'état de santé des malades entrés et examinés précédemment, et après lui avoir présenté « l'entrant » du lit n° 21, nous nous groupâmes autour du lit n° 28.

Je lui exposai, alors, que « ce malade » avait été amené la veille, dans l'après-midi, et accepté par l'interne de garde, comme « urgence » ; on avait appris que des amis, ne l'ayant pas vu depuis deux jours, s'étaient rendus chez lui, et l'avaient trouvé dans sa chambre, dans un état lamentable, et ne s'étant pas alimenté pendant cette réclusion ; on savait, enfin, qu'il était fortement éthylique. Puis je décrivis ce que l'examen m'avait permis de constater.

L'interne ajouta quelques mots pour confirmer mes dires, et exposer au « patron » qu'il s'agissait d'un homme anémié par la misère et le manque de nourriture, et qui, par suite de récents excès alcooliques, greffés sur un état d'éthylisme chronique, avait été pris et de névrite des deux jambes et de confusion mentale, toxiques.

J'avoue que c'était là, aussi, le diagnostic qui me paraissait s'imposer, encore que je fusse gêné et par ce fait qu'il n'était guère délirant, et par l'indolence apparente de sa névrite, et par la tendance au signe de Babinski, et, enfin, par sa légère dyspnée et la présence de la petite lésion pulmonaire ; mais, après tout, peut-être avait-il souffert et ne pouvions-nous le savoir par suite de son état mental.

Or, à ce moment, un homme, qui venait d'entrer dans la salle, s'approcha du « patron » et, avec enthousiasme et conviction, lui dit, en substance :

« Mon cher Maître, permettez-moi de me présenter : le Docteur S... Le malade que vous venez d'examiner est un grand écrivain dont vous connaissez, certainement, l'œuvre remarquable. C'est Alfred

Jarry, l'auteur d'*Ubu roi*. Je suis son ami et son admirateur. Au surplus, ce n'est pas au Maître qui a écrit et fait jouer cette pièce puissante : *L'Enquête*, que j'ai besoin de présenter un collègue !!! »

Et, comme le patron le regardait un peu étonné, semblant se demander si Jarry était aussi médecin, le Docteur S... ajouta : « Confrère en littérature. »

Mais le moment était défavorable (le cher Docteur S... ne pouvait pas s'en douter) de venir parler au « patron » de *L'Enquête*, de théâtre, de confrères ès littérature, etc. Car, tout d'abord, ledit patron, dans le fond très modeste, n'aimait guère (on ne sait trop pourquoi, étant donné l'excellence de sa pièce) qu'on lui parlât, dans le service, de ses succès au théâtre. De plus, à ce moment-là, il était encore en état de dédoublement ! car, pendant qu'il avait écouté « l'observation » du n° 28, il était évident, d'après sa figure, qu'il pensait encore à la réprimande qu'il avait été obligé de faire, quelques instants plus tôt, à l'un de ses élèves. Et, enfin, il nous le dit le lendemain, il n'avait pas lu ni vu jouer *Ubu roi* ! Aussi, après un évasif : « Ah ! oui ! », passa-t-il, de l'air las et comme dolent que nous lui connaissions, au lit suivant.

Et, pendant ce temps, alors que cet excellent Docteur S... devait penser que tout le monde connaissait les œuvres de Jarry, roupiots, stagiaires, externes, s'étant rapprochés de l'interne [Demange], lui demandaient : « Qu'est-ce que c'est qu'Alfred Jarry ? » ; cependant que l'interpellé, obligé de suivre le patron, leur répondait : « Mais laissez-moi tranquille ! Tout à l'heure ! » Et moi-même, qui venais d'apprendre qu'il s'agissait d'Alfred Jarry, homme de lettres, j'ignorais, tout autant que les autres, *Ubu roi*, et je ne le connaissais un peu que parce que, peu de temps auparavant, étant de garde pour mon interne, j'avais eu l'occasion de lire, dans un vieux numéro de *La Revue blanche*, une fantaisie zoologicomacabre de Jarry, sur le « noyé », considéré comme une entité, bien déterminée, de la faune sous-marine de la Seine !

Le lendemain, A. Jarry était dans un état de prostration assez marqué ; sa respiration était encore plus gênée que la veille ; ses lèvres étaient livides, son pouls petit et fuyant. Mais, comme on ne pouvait pas soupçonner un dénouement immédiat, et comme il était utile de pouvoir apprécier ses troubles psychiques, ce qui nécessitait de faire, d'abord, « le point » de son état mental dit normal, le patron m'avait chargé, puisque je remontais la rue de Rennes pour rentrer chez moi, de passer chez lui et d'essayer d'apprendre quelque chose sur son compte. C'est ainsi que je fus amené à me rendre au 7 de la rue Cassette et, faute de mieux, à interroger le concierge dudit A. Jarry.

Le brave homme, qui avait un faible pour son locataire, me raconta toute une série d'anecdotes (plusieurs d'entre elles sont connues) qui précisaient bien la parfaite originalité d'A. Jarry. « Tenez, me dit-il, en voici encore une. Il y a quelque temps, il a reçu, de sa sœur, m'a-t-il dit, une somme de 3.000 francs. Eh bien ! au lieu de l'employer à se donner du confort – car je vais vous montrer, tout à l'heure, son logement et vous verrez s'il en avait besoin – il m'a expliqué que rien ne pourrait lui donner autant de joie que d'avoir des w.-c. tout à fait modernes ; et il a dépensé 1.800 francs à les faire installer ! Et le reste a été vite parti ! Des imprudences, il en faisait tout le temps, et je lui ai souvent dit qu'il attraperait du mal à aller se promener en vélo, sans pardessus et en espadrilles, alors qu'il pleuvait à verse ! Les derniers temps, il s'était absenté pour aller en province, dans sa famille. À son retour, au lieu de lui voir meilleure mine, je l'avais trouvé changé, et, de plus, souvent encore plus bizarre qu'à l'habitude. Et puis, hier, comme il y avait plus de deux jours que je ne l'avais pas vu à la loge, ses amis sont venus et l'ont emmené à la Charité. »

Puis j'avais suivi ce brave concierge jusqu'au bâtiment du fond, qui était de ces anciennes constructions où les appartements avaient une très grande hauteur de plafond. Mais un propriétaire, soucieux de ses

intérêts, avait eu l'idée de diminuer cette hauteur en prélevant un logement, très bas de plafond, sur la partie supérieure de chaque étage.

C'est dans un de ces logements, à mi-chemin entre le deuxième et le troisième étage, qu'habitait A. Jarry. La porte poussée, le concierge m'avait fait constater, tout de suite en entrant, l'existence des fameux w.-c. Puis, au bout d'un couloir, étroit et bas, se trouvait la chambre de Jarry, dans un état d'ameublement plus que sommaire, mais parsemée de bouteilles vides !

« Il avait des w.-c. archi-modernes, me fit remarquer le concierge, mais c'est avec cela qu'il s'éclairait » ; et il me montra une bougie enfoncée dans le goulot d'une bouteille.

Le lendemain, 2 novembre, comme j'arrivais dans le service, la surveillante me dit, dès mon arrivée : « Ah ! vous savez, le 28, eh bien ! après votre départ, hier, il a décliné rapidement, et il s'est éteint, brusquement, à quatre heures et demie de l'après-midi. Alors, s'il n'y a pas d'opposition, l'autopsie sera pour après-demain matin ; vous y pensez ? » Puis elle ajouta : « Dites donc, quand je vous disais, l'autre jour, que ce pauvre homme n'avait autant dire rien à lui ; savez-vous ce que j'ai trouvé, en faisant son inventaire, comme on est obligé de faire pour remettre tout ce qu'on trouve à l'économat, à destination de la famille, ou des héritiers, s'il y en a ? » Eh bien ! en plus de ses vêtements et des pantoufles avec lesquelles il est arrivé ici, je n'ai trouvé qu'une espèce de portefeuille contenant des papiers sans valeur, un porte-monnaie avec 20 fr. 50 dedans, et une montre en métal blanc ! Et c'est tout ! Quand même, le pauvre homme, il aurait peut-être mieux fait de rester à Laval, dont il était natif ; il aurait, peut-être vécu plus longtemps ! »

Le surlendemain matin, la visite terminée, le service, patron et interne en tête, s'achemina vers la morgue de l'hôpital, vers « Morgagni », comme nous disions, dans les salles, pour ne pas éveiller une triste vision chez les malades.

Lorsque j'eus pratiqué l'autopsie d'A. Jarry, il apparut que ses organes présentaient l'aspect classique de viscères altérés par une intoxication éthylique chronique ; enfin il y avait, à l'apex du poumon droit, un foyer déjà un peu ancien, et très limité, de tuberculose pulmonaire chronique, qui correspondait bien à la topographie de la « zone d'alarme ». Ceci fait, restait à pratiquer l'autopsie du cerveau, encore que, comme les troubles psychiques, toxiques, ne sont pas conditionnés, ordinairement, par des lésions encéphaliques objectives, on n'en attendait aucune révélation.

Après l'incision habituelle, d'oreille à oreille (qui fait penser, intérieurement, à un temps du scalp), et après avoir décollé et rabattu, en avant et en arrière, les deux moitiés du cuir chevelu, je commençai à appliquer, tout autour de l'équateur du crâne, si j'ose dire, la succession de coups de marteau qui, fracturant les os du crâne, morceau par morceau, permet d'enlever, comme une coupe, la calotte crânienne. « Merdre et corne gidouille, murmura à ce moment, à mes oreilles, un stagiaire qui, depuis la visite du Docteur S..., avait eu la curiosité de lire *Ubu roi*. Le pauvre Père Ubu n'avait pas prévu cela !!! »

Eh ! oui, tristesse des choses d'ici-bas, nous allons voir apparaître, dans sa matérialité, le cerveau de fin lettré où tant de fantaisies burlesques avaient germé !

Or, la dure-mère ayant été incisée, un coup de théâtre se produisit : nous fûmes surpris de constater, en effet, que le pauvre Jarry avait été enlevé par une méningite tuberculeuse, typique, de par ses lésions caractéristiques, mais qui, cliniquement, avait évolué d'une façon quasi torpide, et, de plus, tout à fait anormale !

Ainsi donc, tout s'expliquait ! Jarry, qui était porteur (sans doute sans le savoir) d'une petite lésion pulmonaire chronique, avait dû avoir, quelques semaines auparavant, un fléchissement de sa santé générale ; et, en même temps, un de ces refroidissements auxquels l'ex-



posaient ses imprudences à bicyclette (qui déjà, sans doute, lui avaient procuré sa lésion pulmonaire) avait fouetté l'activité de cette dernière... et des bacilles de Koch étaient passés dans la circulation, qui les avait amenés aux méninges, où ils s'étaient fixés, et avaient commencé, sournoisement, leur œuvre de mort !

Ainsi s'expliquaient aussi et l'altération de sa santé générale, depuis quelque temps remarquée par diverses personnes, et certaines bizarreries de caractère et troubles de l'intelligence<sup>3</sup> : tout cela correspondait à la période d'invasion, progressif et insidieux, des méninges, première période, traîtresse, de la maladie ! Puis, les granulations se généralisant, et le névraxe, sous-jacent aux méninges, ayant fini par être altéré lui aussi, étaient apparus : la paraplégie, la paralysie des sphincters, et les troubles cérébraux, plus graves, qui l'avaient cloué au lit et avaient amené son transport à la Charité. Enfin, deux petits foyers, destructifs, de l'encéphale, situés à la partie supérieure de chacune des circonvolutions frontales ascendantes, là où se trouvent les

3. Paul Chauveau, dans son article de *L'Esprit Médical* du 20 décembre 1932, rapporte, à cet égard, deux témoignages bien caractéristiques, et qui cadrent bien avec cette méningite tuberculeuse que personne, même parmi les intimes d'A. Jarry, n'a soupçonné jusqu'à présent.

« Il n'avait déjà plus, dans la physionomie, écrit le Dr Saltas, cette vivacité d'expression qu'on lui a connue, ni ce sourire convulsif et brutal qui passait si rapidement du sérieux au comique et donnait si souvent à son visage quelque ressemblance avec un masque japonais... »

« Il déclinait rapidement. M. Herold raconte qu'un soir, sortant du *Mercury*, Jarry lui demanda d'entrer au café avec lui. Il voulait écrire à sa sœur. Sa lettre terminée, il la tend à son compagnon : il craint d'avoir laissé quelques fautes. Celui-ci la prend, y jette les yeux et son cœur se serre. Elle était inintelligible, composée d'informes tronçons de phrases, où certains mots manquaient, où d'autres étaient inachevés... »

Peu après, M. Saltas le voit dans un « état d'abattement complet »...

Consulter aussi : Paul Chauveau, *Alfred Jarry, ou la Naissance, la Vie et la Mort du Père Ubu*. (Éditions du Mercure de France.)

cellules qui commandent les mouvements des membres inférieurs, expliquaient la pathogénie réelle de la paraplégie, qui n'était pas due à une névrite alcoolique des nerfs des membres inférieurs, comme on avait pu le penser, mais à une lésion, destructive, de la corticalité encéphalique <sup>4</sup>.

Telle fut la maladie qui enleva Alfred Jarry à l'affection et à l'admiration de ses amis. Si je me suis décidé à en divulguer le secret, c'est, à la fois, pour expliquer les anomalies psychiques des tout derniers temps de sa vie, anomalies qui ont étonné son entourage et qui ne trouvaient pas d'explications, et, aussi, pour éviter qu'il passe, aux yeux des générations à venir, pour être mort d'alcoolisme intensif, alors qu'en réalité cette intoxication n'a fait que délabrer son organisme et permettre, ainsi, son envahissement par la tuberculose.

Dr Stéphane-Chauvet  
*Mercur de France*  
15 novembre 1933



4. Ce qui faisait comprendre : l'absence de douleurs et la présence du léger signe de Babinski qui m'avaient intrigué.

## Manuscrits, lettres et dédicaces passés en vente

### Manuscrits

– Manuscrit autographe pour *Pantagruel*, 1 p. in-fol.

Manuscrit de premier jet, au crayon, avec ratures et corrections, et mise au net à l'encre (19 vers), très différente de ce que chante Allys à Nanie (acte IV, scène II de cet opéra-bouffe pour Claude Terrasse) :

*Parure et coquetterie  
Sont toute ta vie,  
Petite Nanie.  
O fleurs ! en vous le ciel respire,  
Tout son éclat en vous se mire  
Et vous êtes son clair sourire.  
Je veux croire aux tendres présages  
De vos mystérieux langages,  
O confidentes des pensées  
Des fiancées...*

(Vente Drouot Richelieu, Paris, mercredi 6 décembre 1995. Expert : Thierry Bodin ; n° 189.)

Voir Catalogue de l'Expojarrysition (n° 334, coll. Loize).

Voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, pp. 375-376.

– Manuscrit autographe signé pour *Messaline*, 1 p. in-4, ratures et corrections.

« C'était l'esthétique ordinaire des jardins romains observée jusqu'à ses limites par des architectes aux yeux bridés de qui l'art consistait à explorer tous les moyens de les franchir, comme ils avaient transgressé jadis, vers le bénéfice de l'annexion à la famille de Lucullus, les rives fabuleuses de leur Cambari et de leur Lanos... »

(*Les Autographes*, Thierry Bodin, catalogue n° 70, Paris, février 1996.)

Voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome II, p. 98 et note *b.* p. 746.

– Manuscrit autographe, *Les Curiosités (Boniments)*, 1 p. in-fol.

« Air des curiosités » figurant dans *Le Manoir enchanté*.

(Vente Drouot Richelieu, Paris, mardi 26 et mercredi 27 mars 1996. Expert : Thierry Bodin ; n° 252.)

Ce manuscrit figurait déjà au catalogue d'une vente à Drouot Richelieu, le mercredi 10 mai 1995. Voir *L'Étoile-Absinthe*, n° 63-64, p. 40.

Voir *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, tome III, p. 62.

## Dédicace

– Envoi autographe signé à Maurice Beaubourg sur un exemplaire d'*Ubu enchaîné* précédé de *Ubu roi*, Éditions de La Revue blanche, 1900.

Ex. du S. P. Il est joint un dessin original représentant le capitaine Bordure.

(Librairie Delatte, Paris, catalogue n° 62, décembre 1995.)

## Dernières parutions

• Alfred Jarry, *Le Surmâle*, Paris-Genève, Éditions Slatkine, collection « Fleuron » (n° 51), 1995, 208 p., 40 F.

• Georges Charbonnier et Alain Trutat, *Bonjour Monsieur Jarry*, préface de Noël Arnaud, Marseille, André Dimanche Éditeur, 1995.

Deux « Compact Disc » (1 heure 45' d'enregistrement) reproduisant l'émission de Georges Charbonnier et Alain Trutat, diffusée le 15 décembre 1951 sur la Chaîne Nationale. (Cf. *L'Étoile-Absinthe*, n° 65-66). Le livret (124 p.) retranscrit l'intégralité de l'émission, avec en postface : « La réception de *Bonjour Monsieur Jarry* », par Noël Arnaud.

• Noël Arnaud, *Lettre à l'auteur de Alfred Jarry, biographie 1906-1962 pouvant servir à cette dernière de complément*, Paris, Le Fourneau, collection « la Marguerite » (n° 9 bis), septembre 1995, 32 p., ill., 40 F (Cf. *L'Étoile-Absinthe*, n° 63-64, 1995, p. 43).

Pour en savoir plus sur *Messaline*, *Messalinette* et *Messaline impératrice de feu*.

• Gabriel Albert Aurier, *Textes critiques 1889-1892, De l'impressionnisme au symbolisme*, préface de Remy de Gourmont, Paris, École nationale supérieure des Beaux-Arts, 1995, XXXII + 160 p.

Réédition du 3<sup>e</sup> volume des œuvres posthumes publiées en 1893.

• Frédéric Auguste Cazals, *Le Jardin des ronces*, préface de Rachilde, avant-propos et notes de Serge Fauchereau, Société littéraire des PTT, Paris, Somogy, 1995, 240 p., ill., 120 F.

Reproduction en fac-similé de l'édition de 1902.

• Paul Edwards, *Projet de mise en scène d'Ubu roi dans les rues de Paris*, Cellule Sainte Anne des H. E. P., Paris, Rue des Catacombes, mars 1995, 16 p., ill.

« Ce Projet de mise en scène d'*Ubu roi* dans les rues de Paris, parfois réalisé de manière fragmentaire et inconsciente par ses habitants, est imprimé afin de protéger le tapuscrit des bestioles par une diffusion large de vingt exemplaires envoyés aux sympathisants de la Cellule Sainte Anne des H. E. P. (autoproclamée) sur papier du Diable de la Fontaine agrafé par ses 666 griffes et photocopié par le procédé voile de Véronique, aux bons soins de la Tombe Isoire en hommage aux Polonais réfractaires à la taxe du même nom, tombés à Trafalgar, il y a six ans jour pour jour, en la fête de S<sup>te</sup> Trique. »

• Jules Renard, *Articles de sympathie*, Tablette – préface de François Caradec, illustrations de Félix Valloton, Hermann-Paul, Gramadoch, Les Éditions de Paris, coll. « Littérature », octobre 1995, 144 p., 100 F.

Vingt-sept textes introuvables ou inédits, publiés de 1890 à 1909 dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Clamency*, *Le Carillon*, *L'Écho de Paris*, *L'Humanité*, *Le Journal*, le *Mercure de France*, *Le Messager français*, *Paris-Journal*, *La Petite Gironde*, *La Revue blanche*, *La Revue de l'art pour tous*, *Le Rire*, *Le Roquet*, le Supplément littéraire du *Figaro*, *Zig-zag*, journal littéraire, artistique, fantaisiste et humoristique.

• Jacques Audiberti, « Alfred Jarry », in *La Forteresse et la Marmaille*, Écrits sur la littérature et les écrivains, 1938-1964, postface de Josiane Fournier, Seuil, L'école des lettres, février 1996, pp. 54-64.

Reprise de l'article paru le 25 décembre 1943 dans *Comœdia*, n° 130.

## Brèves

### Théâtre

– *Ubu toujours*, par la troupe du Senza théâtre. Adaptation de Richard Demarcy. Interprété par onze comédiens originaires du Zaïre, du Congo, de Centrafrique, du Cameroun et du Gabon. Avignon, festival « off », juillet 1995.

– *Ubu colonial*, par le Théâtre Volland de l'île de la Réunion. Texte et mise en scène : E. Genvrin, musiques : J. L. Trulès, scénographie : H. Mazelin. Paris, du 8 décembre 1995 au 7 janvier 1996.

– *Ubu président*, spectacle d'Albert Boadella, Barcelone, Théâtre Tivoli, octobre-novembre 1995. Il s'agit d'une satire acerbe contre Jordi Pujol, apôtre du nationalisme catalan.

### Télévision

– *Alfred Jarry*, vidéogramme de Jean-Christophe Averty. Documentaire de 45 mn, réalisé pour l'émission de Bernard Rapp : « Un siècle d'écrivains ». France 3, mercredi 1<sup>er</sup> novembre 1995.

### Exposition

– *Textes, images et reliures de livres modernes et contemporains*, chez Pierre Berès, Paris, 25 novembre 1995-31 janvier 1996.

« Ce panorama de l'activité littéraire et artistique des six dernières décennies présente les différents groupements et tendances qui s'étendent d'Alfred Jarry à Marguerite Duras : futurisme, surréalisme, dadaïsme, support-surface, Nouveau Roman et autres. »

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1996  
SUR LES PRESSES DE PLEIN CHANT  
À BASSAC, CHARENTE.

DÉPÔT LÉGAL, AVRIL 1996  
ISSN 0750-9219